



KAMEL  
DAOUD

Meursault,  
contre-enquête

roman

**PRIX LISTE GONCOURT / LE CHOIX DE L'ORIENT 2014**

**PRIX LISTE GONCOURT / LE CHOIX ROUMAIN 2014**

**PRIX DES CINQ CONTINENTS DE LA FRANCOPHONIE 2014**

**PRIX FRANÇOIS MAURIAC 2014**

*ACTES SUD*



“DOMAINE FRANÇAIS”

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Il est le frère de “l’Arabe” tué par un certain Meursault dont le crime est relaté dans un célèbre roman du xx<sup>e</sup> siècle. Soixante-dix ans après les faits, Haroun, qui depuis l’enfance a vécu dans l’ombre et le souvenir de l’absent, ne se résigne pas à laisser celui-ci dans l’anonymat : il redonne un nom et une histoire à Moussa, mort par hasard sur une plage trop ensoleillée.

Haroun est un vieil homme tourmenté par la frustration. Soir après soir, dans un bar d’Oran, il rumine sa solitude, sa colère contre les hommes qui ont tant besoin d’un dieu, son désarroi face à un pays qui l’a déçu. Étranger parmi les siens, il voudrait mourir enfin...

Hommage en forme de contrepoint rendu à *L’Étranger* d’Albert Camus, *Meursault, contre-enquête* joue vertigineusement des doubles et des faux-semblants pour évoquer la question de l’identité. En appliquant cette réflexion à l’Algérie contemporaine, Kamel Daoud, connu pour ses articles polémiques, choisit cette fois la littérature pour traduire la complexité des héritages qui conditionnent le présent.

KAMEL DAOUD

*Né en 1970 à Mostaganem, Kamel Daoud est journaliste au Quotidien d'Oran, où il tient depuis douze ans la chronique la plus lue d'Algérie. Il vit à Oran.*

*Il est l'auteur de plusieurs récits dont certains ont été réunis dans le recueil Le Minotaure 504 (Sabine Wespieser Éditeur, 2011). Meursault, contre-enquête est son premier roman.*

DU MÊME AUTEUR

*LA PRÉFACE DU NÈGRE*, nouvelles, barzakh, 2008, prix Mohammed Dib.

*LE MINOTAURE 504*, nouvelles, Sabine Wespieser éditeur, 2011.

*MEURSAULT, CONTRE-ENQUÊTE*, roman, barzakh, 2013.

Photographie de couverture : © Louiza Ammi

L'auteur a cité, parfois en les adaptant, certains passages de *L'Étranger* d'Albert Camus (éd. Gallimard, 1942).  
Le lecteur les retrouvera en italiques.

© Éditions barzakh, Alger, 2013

© Actes Sud, 2014  
ISBN 978-2-330-03514-3

KAMEL DAOUD

Meursault,  
contre-enquête

roman

*ACTES SUD*



“L’heure du crime ne sonne pas en même temps pour tous les peuples.

Ainsi s’explique la permanence de l’histoire.”

E. M. CIORAN,  
*Syllogismes de l’amertume.*



*Pour Aïda.*

*Pour Ikbel.*

*Mes yeux ouverts.*



## I

Aujourd'hui, M'ma est encore vivante.

Elle ne dit plus rien, mais elle pourrait raconter bien des choses. Contrairement à moi, qui, à force de ressasser cette histoire, ne m'en souviens presque plus.

Je veux dire que c'est une histoire qui remonte à plus d'un demi-siècle. Elle a eu lieu et on en a beaucoup parlé. Les gens en parlent encore, mais n'évoquent qu'un seul mort – sans honte vois-tu, alors qu'il y en avait deux, de morts. Oui, deux. La raison de cette omission? Le premier savait raconter, au point qu'il a réussi à faire oublier son crime, alors que le second était un pauvre illettré que Dieu a créé uniquement, semble-t-il, pour qu'il reçoive une balle et retourne à la poussière, un anonyme qui n'a même pas eu le temps d'avoir un prénom.

Je te le dis d'emblée : le second mort, celui qui a été assassiné, est mon frère. Il n'en reste rien. Il ne reste que moi pour parler à sa place, assis dans ce bar, à attendre des condoléances que jamais personne ne me présentera. Tu peux en rire, c'est un peu ma mission : être revendeur d'un silence de coulisses alors que la salle se vide. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai appris à parler cette langue et

à l'écrire ; pour parler à la place d'un mort, continuer un peu ses phrases. Le meurtrier est devenu célèbre et son histoire est trop bien écrite pour que j'aie dans l'idée de l'imiter. C'était sa langue à lui. C'est pourquoi je vais faire ce qu'on a fait dans ce pays après son indépendance : prendre une à une les pierres des anciennes maisons des colons et en faire une maison à moi, une langue à moi. Les mots du meurtrier et ses expressions sont mon *bien vacant*. Le pays est d'ailleurs jonché de mots qui n'appartiennent plus à personne et qu'on aperçoit sur les devantures des vieux magasins, dans les livres jaunis, sur des visages, ou transformés par l'étrange créole que fabrique la décolonisation.

Il y a donc bien longtemps que l'assassin est mort et trop longtemps que mon frère a cessé d'exister – sauf pour moi. Je sais, tu es impatient de poser le genre de questions que je déteste, mais je te demande de m'écouter avec attention, tu finiras par comprendre. Ce n'est pas une histoire normale. C'est une histoire prise par la fin et qui remonte vers son début. Oui, comme un banc de saumons dessiné au crayon. Comme tous les autres, tu as dû lire cette histoire telle que l'a racontée l'homme qui l'a écrite. Il écrit si bien que ses mots paraissent des pierres taillées par l'exactitude même. C'était quelqu'un de très sévère avec les nuances, ton héros, il les obligeait presque à être des mathématiques. D'infinis calculs à base de pierres et de minéraux. As-tu vu sa façon d'écrire ? Il semble utiliser l'art du poème pour parler d'un coup de feu ! Son monde est propre, ciselé par la clarté matinale, précis, net, tracé à coups d'arômes et d'horizons. La seule ombre est celle des "Arabes", objets flous et incongrus, venus "d'autrefois", comme

des fantômes avec, pour toute langue, un son de flûte. Je me dis qu'il devait en avoir marre de tourner en rond dans un pays qui ne voulait de lui ni mort ni vivant. Le meurtre qu'il a commis semble celui d'un amant déçu par une terre qu'il ne peut posséder. Comme il a dû souffrir, le pauvre ! Être l'enfant d'un lieu qui ne vous a pas donné naissance.

Moi aussi j'ai lu sa version des faits. Comme toi et des millions d'autres. Dès le début, on comprenait tout : lui, il avait un nom d'homme, mon frère celui d'un accident. Il aurait pu l'appeler "Quatorze heures" comme l'autre a appelé son nègre "Vendredi". Un moment du jour, à la place d'un jour de semaine. Quatorze heures, c'est bien. *Zoudj* en arabe, le deux, le duo, lui et moi, des jumeaux insoupçonnables en quelque sorte pour ceux qui connaissent l'histoire de cette histoire. Un Arabe bref, techniquement fugace, qui a vécu deux heures et qui est mort soixante-dix ans sans interruption, même après son enterrement. Mon frère Zoudj est comme sous verre : même mort assassiné, on ne cesse de le désigner avec le prénom d'un courant d'air et deux aiguilles d'horloge, encore et encore, pour qu'il rejoue son propre décès par balle tirée par un Français ne sachant quoi faire de sa journée et du reste du monde qu'il portait sur son dos.

Et encore ! Quand je repasse cette histoire dans ma tête, je suis en colère – du moins à chaque fois que j'ai assez de force pour l'être. C'est le Français qui y joue le mort et disserte sur la façon dont il a perdu sa mère, puis comment il a perdu son corps sous le soleil, puis comment il a perdu le corps d'une amante, puis comment il est parti à l'église pour constater que son Dieu avait déserté le corps de

l'homme, puis comment il a veillé le cadavre de sa mère et le sien, etc. Bon Dieu, comment peut-on tuer quelqu'un et lui ravir jusque sa mort? C'est mon frère qui a reçu la balle, pas lui! C'est Moussa, pas Meursault, non? Il y a quelque chose qui me sidère. Personne, même après l'Indépendance, n'a cherché à connaître le nom de la victime, son adresse, ses ancêtres, ses enfants éventuels. Personne. Tous sont restés la bouche ouverte sur cette langue parfaite qui donne à l'air des angles de diamant, et tous ont déclaré leur empathie pour la solitude du meurtrier en lui présentant les condoléances les plus savantes. Qui peut, aujourd'hui, me donner le vrai nom de Moussa? Qui sait quel fleuve l'a porté jusqu'à la mer qu'il devait traverser à pied, seul, sans peuple, sans bâton miraculeux? Qui sait si Moussa avait un revolver, une philosophie ou une insolation?

Qui est Moussa? C'est mon frère. C'est là que je veux en venir. Te raconter ce que Moussa n'a jamais pu raconter. En poussant la porte de ce bar, tu as ouvert une tombe, mon jeune ami. Est-ce que tu as le livre dans ton cartable? D'accord, fais le disciple et lis-moi les premiers passages...

Tu as compris? Non? Je t'explique. Dès que sa mère est morte, cet homme, le meurtrier, n'a plus de pays et tombe dans l'oisiveté et l'absurde. C'est un Robinson qui croit changer de destin en tuant son Vendredi, mais découvre qu'il est piégé sur une île et se met à pérorer avec génie comme un perroquet complaisant envers lui-même. "*Poor Meursault, where are you?*" Répète un peu ce cri et il te paraîtra moins ridicule, je te jure. C'est pour toi que je demande ça. Moi, je connais ce livre par cœur, je peux te le réciter en entier comme le Coran. Cette

histoire, c'est un cadavre qui l'a écrite, pas un écrivain. On le sait à sa façon de souffrir du soleil et de l'éblouissement des couleurs et de n'avoir un avis sur rien sinon le soleil, la mer et les pierres d'autrefois. Dès le début, on le sent à la recherche de mon frère. En vérité, il le cherche, non pas tant pour le rencontrer que pour ne jamais avoir à le faire. Ce qui me fait mal, chaque fois que j'y pense, c'est qu'il l'a tué en l'enjambant, pas en lui tirant dessus. Tu sais, son crime est d'une nonchalance majestueuse. Elle a rendu impossible, par la suite, toute tentative de présenter mon frère comme un *chahid*. Le martyr est venu trop longtemps après l'assassinat. Entre les deux temps, mon frère s'est décomposé et le livre a eu le succès que l'on sait. Et donc, par la suite, tous se sont échinés à prouver qu'il n'y avait pas eu meurtre mais seulement insolation.

Ha, ha! Tu bois quoi? Ici, les meilleurs alcools, on les offre après la mort, pas avant. C'est la religion, mon frère, fais vite, dans quelques années, le seul bar encore ouvert le sera au paradis, après la fin du monde.

Je vais te résumer l'histoire avant de te la raconter : un homme qui sait écrire tue un Arabe qui n'a même pas de nom ce jour-là – comme s'il l'avait laissé accroché à un clou en entrant dans le décor –, puis se met à expliquer que c'est la faute d'un Dieu qui n'existe pas et à cause de ce qu'il vient de comprendre sous le soleil et parce que le sel de la mer l'oblige à fermer les yeux. Du coup, le meurtre est un acte absolument impuni et n'est déjà pas un crime parce qu'il n'y a pas de loi entre midi et quatorze heures, entre lui et Zoudj, entre Meursault et Moussa. Et ensuite, pendant soixante-dix ans, tout

le monde s'est mis de la partie pour faire disparaître à la hâte le corps de la victime et transformer les lieux du meurtre en musée immatériel. Que veut dire Meursault? "Meurt seul"? "Meurt sot"? "Ne meurs jamais"? Mon frère, lui, n'a eu droit à aucun mot dans cette histoire. Et là, toi, comme tous tes aînés, tu fais fausse route. L'absurde, c'est mon frère et moi qui le portons sur le dos ou dans le ventre de nos terres, pas l'autre. Comprends-moi bien, je n'exprime ni tristesse ni colère. Je ne joue même pas le deuil, seulement... seulement quoi? Je ne sais pas. Je crois que je voudrais que justice soit faite. Cela peut paraître ridicule à mon âge... Mais je te jure que c'est vrai. J'entends par là, non la justice des tribunaux, mais celle *des équilibres*. Et puis, j'ai une autre raison : je veux m'en aller sans être poursuivi par un fantôme. Je crois que je devine pourquoi on écrit les vrais livres. Pas pour se rendre célèbre, mais pour mieux se rendre invisible, tout en réclamant à manger le vrai noyau du monde.

Bois et regarde par les fenêtres, on dirait que le pays est un aquarium. Bon, bon, c'est ta faute aussi, l'ami, ta curiosité me provoque. Cela fait des années que je t'attends et si je ne peux pas écrire mon livre, je peux au moins te le raconter, non? Un homme qui boit rêve toujours d'un homme qui écoute. C'est la sagesse du jour à noter dans tes carnets...

C'est simple : cette histoire devrait donc être réécrite, dans la même langue, mais de droite à gauche. C'est-à-dire en commençant par le corps encore vivant, les ruelles qui l'ont mené à sa fin, le prénom de l'Arabe, jusqu'à sa rencontre avec la balle. J'ai donc appris cette langue, en partie, pour raconter cette histoire à la place de mon frère qui était l'ami

du soleil. Cela te paraît invraisemblable? Tu as tort. Je devais trouver cette réponse que personne n'a jamais voulu me donner au moment où il le fallait. Une langue se boit et se parle, et un jour elle vous possède ; alors, elle prend l'habitude de saisir les choses à votre place, elle s'empare de la bouche comme le fait le couple dans le baiser vorace. J'ai connu quelqu'un qui a appris à écrire en français parce qu'un jour son père illettré a reçu un télégramme que personne ne pouvait déchiffrer – c'était à l'époque de ton héros et des colons. Le télégramme resta une semaine à pourrir dans sa poche jusqu'à ce que quelqu'un le lui lise. Y était annoncée, en trois lignes, la mort de sa mère, quelque part dans le profond pays sans arbres. "J'ai appris à écrire pour mon père et pour que cela ne se reproduise jamais plus. Je n'ai jamais oublié sa colère contre lui-même et son regard qui me demandait de l'aide", m'a dit cet homme. Au fond, j'ai la même raison. Vas-y, remets-toi donc à lire, même si tout est écrit dans ma tête. Chaque soir, mon frère Moussa, alias Zoudj, surgit du Royaume des morts et me tire la barbe en criant : "Ô mon frère Haroun, pourquoi as-tu laissé faire ça? Je ne suis pas une génisse, bon sang, je suis ton frère!" Vas-y, lis!

Précisons d'abord : nous étions seulement deux frères, sans sœur aux mœurs légères comme ton héros l'a suggéré dans son livre. Moussa était mon aîné, sa tête heurtait les nuages. Il était de grande taille, oui, il avait un corps maigre et noueux à cause de la faim et de la force que donne la colère. Il avait un visage anguleux, de grandes mains qui me défendaient et des yeux durs à cause de la terre perdue des ancêtres. Mais quand j'y pense, je crois qu'il nous aimait déjà

comme le font les morts, c'est-à-dire avec un regard venant de l'au-delà et sans paroles inutiles. J'ai peu d'images de lui, mais je tiens à te les décrire soigneusement. Comme ce jour où il rentra tôt du marché de notre quartier, ou du port ; il y travaillait comme portefaix et homme à tout faire, portant, traînant, soulevant, suant. Ce jour-là, il me croisa en train de jouer avec un vieux pneu, alors il me prit sur ses épaules et me demanda de le tenir par les oreilles comme si sa tête avait été un volant. Je me rappelle cette joie qui me faisait toucher le ciel, tandis qu'il faisait rouler le pneu en imitant le bruit d'un moteur. Me revient son odeur. Une odeur tenace de légumes pourris et de sueur, muscles et souffle mêlés. Une autre image, celle du jour de l'Aïd. La veille, il m'avait donné une raclée pour une bêtise et nous étions maintenant gênés tous les deux. C'était jour de pardon, il était censé m'embrasser, mais moi, je ne voulais pas qu'il perde de sa fierté ou s'abaisse à me demander des excuses, même au nom de Dieu. Je me souviens aussi de son don d'immobilité sur le seuil de notre maison, face au mur des voisins, avec une cigarette et une tasse de café noir servie par ma mère.

Notre père avait disparu depuis des siècles, émietté dans les rumeurs de ceux qui disaient l'avoir croisé en France, et seul Moussa entendait sa voix et nous racontait ce qu'il lui dictait dans ses rêves. Mon frère ne l'avait revu qu'une seule fois, de si loin d'ailleurs qu'il en avait douté. Je savais, enfant, déchiffrer les jours avec rumeurs et les jours sans. Lorsque Moussa, mon frère, entendait parler de notre père, il revenait à la maison avec des gestes fébriles, un regard en feu, longues conversations chuchotées avec M'ma qui se soldaient par des disputes violentes. J'en étais exclu

mais j'en comprenais l'essentiel : mon frère en voulait à M'ma pour une raison obscure, et elle se défendait de manière plus obscure encore. Journées et nuits inquiétantes, remplies de colère et je me souviens de ma panique à l'idée que Moussa nous quitte lui aussi. Mais il revenait toujours à l'aube, ivre, étrangement fier de sa révolte et comme doté d'une nouvelle force. Puis Moussa mon frère desoûlait, comme éteint. Il se contentait de dormir et ma mère retrouvait son empire sur lui. J'ai des images dans la tête, c'est tout ce que je peux t'offrir. Une tasse de café, des mégots de cigarette, ses espadrilles, M'ma pleurant puis se reprenant très vite pour sourire à une voisine venue emprunter du thé ou des épices, passant du chagrin à la courtoisie à une vitesse qui me faisait déjà douter de sa sincérité. Tout tournait autour de Moussa, et Moussa tournait autour de notre père que je n'ai jamais connu et qui ne me légua rien d'autre que notre nom de famille. Sais-tu comment on s'appelait à cette époque? *Ouled el-assasse*, les fils du gardien. Du veilleur, pour être plus précis. Mon père travaillait comme gardien dans une fabrique de je ne sais quoi. Une nuit, il a disparu. Et c'est tout. C'est ce qui se raconte. C'était juste après ma naissance, pendant les années 1930. C'est pourquoi je me l'imaginais toujours sombre, caché dans un manteau ou une djellaba noire, recroquevillé dans un coin mal éclairé, muet et sans réponse pour moi.

Moussa était donc un dieu sobre et peu bavard, rendu géant par une barbe fournie et des bras capables de tordre le cou au soldat de n'importe quel pharaon antique. C'est te dire que le jour où on a appris sa mort et les circonstances de celle-ci, je n'ai ressenti ni douleur ni colère, mais d'abord la déception, et

l'offense, comme si on m'avait insulté. Mon frère Moussa était capable d'ouvrir la mer en deux et il est mort dans l'insignifiance, tel un vulgaire figurant, sur une plage aujourd'hui disparue, tout près de flots qui auraient dû le rendre célèbre pour toujours!

Je ne l'ai presque jamais pleuré, j'ai juste arrêté de regarder le ciel comme je le faisais. D'ailleurs, plus tard, je n'ai même pas fait la guerre de Libération. Je savais qu'elle était gagnée d'avance à partir du moment où les miens étaient tués à cause de la lassitude et des insulations. Pour moi, tout a été clair dès que j'ai appris à lire et à écrire : j'avais ma mère alors que Meursault avait perdu la sienne. Il a tué alors que je savais qu'il s'agissait de son propre suicide. Mais ça, il est vrai, c'était avant que la scène ne tourne sur le moyeu et n'échange les rôles. Avant que je ne réalise à quel point nous étions, lui et moi, les compagnons d'une même cellule dans un huis clos où les corps ne sont que costumes.

Donc l'histoire de ce meurtre ne commence pas avec la fameuse phrase, "Aujourd'hui, maman est morte", mais avec ce que personne n'a jamais entendu, c'est-à-dire ce que mon frère Moussa a dit à ma mère avant de sortir ce jour-là : "Je rentrerai plus tôt que d'habitude." C'était, je m'en souviens, une journée *sans*. Rappelle-toi mon monde et son calendrier binaire : les journées *avec* rumeurs sur mon père, les journées *sans*, consacrées à fumer, à se disputer avec M'ma et à me regarder comme un meuble qu'on doit nourrir. En réalité, je m'en rends compte, j'ai fait comme Moussa : lui avait remplacé mon père, moi, j'ai remplacé mon frère. Mais là, je te mens, comme je me suis menti à moi-même pendant longtemps. La vérité est que l'Indépendance

n'a fait que pousser les uns et les autres à échanger leurs rôles. Nous, nous étions les fantômes de ce pays quand les colons en abusaient et y promenaient cloches, cyprès et cigognes. Aujourd'hui? Eh bien c'est le contraire! Ils y reviennent parfois, tenant la main de leurs descendants dans des voyages organisés pour pieds-noirs ou enfants de nostalgiques, essayant de retrouver qui une rue, qui une maison, qui un arbre avec un tronc gravé d'initiales. J'ai vu récemment un groupe de Français devant un bureau de tabac à l'aéroport. Tels des spectres discrets et muets, ils nous regardaient, nous les Arabes, en silence, *ni plus ni moins que si nous étions des pierres ou des arbres morts*. Pourtant, maintenant, c'est une histoire finie. C'est ce que disait leur silence.

Je tiens à ce que tu retiennes l'essentiel quand tu enquêtes sur un crime : qui est le mort? Qui était-il? Je veux que tu notes le nom de mon frère, car c'est celui qui a été tué en premier et que l'on tue encore. J'insiste car, sinon, il vaut mieux se séparer ici. Tu emportes ton livre, et moi le cadavre, et chacun son chemin. Quelle bien pauvre généalogie, tout de même! Je suis le fils du gardien, *ould el-assasse*, et le frère de l'Arabe. Tu sais, ici à Oran, ils sont obsédés par les origines. *Ouled el-bled*, les vrais fils de la ville, du pays. Tout le monde veut être le fils unique de cette ville, le premier, le dernier, le plus ancien. Il y a de l'angoisse de bâtard dans cette histoire, non? Chacun essaie de prouver qu'il a été le premier – lui, son père ou son aïeul – à avoir habité ici et que les autres sont tous des étrangers, des paysans sans terres que l'Indépendance a anoblis en vrac. Je me suis toujours demandé pourquoi ces gens-là avaient cette angoisse farfouilleuse dans les cimetières. Oui,

oui, peut-être la peur ou la course à la propriété. Les premiers à avoir habité ici? “Les rats”, disent les plus sceptiques ou les derniers arrivés. C’est une ville qui a les jambes écartées en direction de la mer. Regarde un peu le port quand tu descendras vers les vieux quartiers de Sidi-el-Houari, du côté de la Calère des Espagnols, cela sent la vieille pute rendue bavarde par la nostalgie. Je descends parfois vers le jardin touffu de la promenade de Létang pour boire en solitaire et frôler les délinquants. Oui, là où il y a cette végétation étrange et dense, des ficus, des conifères, des aloès, sans oublier les palmiers ainsi que d’autres arbres profondément enfouis, proliférant aussi bien dans le ciel que sous la terre. Au-dessous, il y a un vaste labyrinthe de galeries espagnoles et turques que j’ai visitées. Elles sont généralement fermées, mais j’y ai aperçu un spectacle étonnant : les racines des arbres centenaires, vues de l’intérieur pour ainsi dire, gigantesques et tortueuses, fleurs géantes nues et comme suspendues. Va dans ce jardin. J’aime l’endroit, mais parfois j’y devine les effluves d’un sexe de femme, géant et épuisé. Cela confirme un peu ma vision lubrique, cette ville a les jambes ouvertes vers la mer, les cuisses écartées, depuis la baie jusqu’à ses hauteurs, là où se trouve ce jardin exubérant et odorant. C’est un général – le général Létang – qui l’a conçu en 1847. Moi, je dirais qui l’a *fécondé*, ha, ha! Il faut absolument que tu y ailles, tu comprendras pourquoi les gens d’ici crèvent d’envie d’avoir des ancêtres connus. Pour échapper à l’évidence.

As-tu bien noté? Mon frère s’appelait Moussa. Il avait un nom. Mais il restera l’Arabe, et pour toujours. Le dernier de la liste, exclu de l’inventaire de ton Robinson. Étrange, non? Depuis des siècles, le

colon étend sa fortune en donnant des noms à ce qu'il s'approprie et en les ôtant à ce qui le gêne. S'il appelle mon frère l'Arabe, c'est pour le tuer comme on tue le temps, en se promenant sans but. Pour ta gouverne, sache que pendant des années, M'ma s'est battue pour une pension de mère de martyr après l'Indépendance. Tu penses bien qu'elle ne l'a jamais obtenue, et pourquoi s'il te plaît? Impossible de prouver que l'Arabe était un fils – et un frère. Impossible de prouver qu'il avait existé alors qu'il avait été tué publiquement. Impossible de trouver et de confirmer un lien entre Moussa et Moussa lui-même! Comment dire ça à l'humanité quand tu ne sais pas écrire de livres? M'ma s'usa quelque temps, pendant les premiers mois de l'Indépendance, à essayer de réunir des signatures ou des témoins, en vain. Moussa n'avait même pas de cadavre!

Moussa, Moussa, Moussa... j'aime parfois répéter ce prénom pour qu'il ne disparaisse pas dans les alphabets. J'insiste sur ça et je veux que tu l'écrives en gros. Un homme vient d'avoir un prénom un demi-siècle après sa mort et sa naissance. J'insiste.

C'est moi qui paie l'addition ce premier soir. Et ton prénom?

